

VEUF, VEUVES ET VEUVAGE DANS LE DÉCAMÉRON

(Variations sur le thème de l'Amour et de la Mort)

Introduction

Parmi les très nombreux personnages d'hommes et de femmes à l'identité mentionnée qui peuplent les nouvelles du *Décameron*, il en est un qui semble n'avoir que fort peu intéressé la critique boccacienne jusqu'ici : le personnage du veuf ou de la veuve.

Et pourtant, l'un et l'autre figurent clairement en tant que protagonistes ou comparses dans un certain nombre d'histoires du recueil et jouent un rôle non négligeable dans l'idéologie du *Décameron*. Facilement repérables de par leur statut d'individu esseulé, isolé et comme tels désignés à l'attention de ceux et de celles qui les entourent, les croisent ou leur adressent la parole, c'est en tant que « veuf » ou « veuves » qu'ils sont désignés par le narrateur ou la narratrice. Cette marque distinctive dans la très grande majorité des cas les rend reconnaissables aisément, et identifiables bien au-delà de la mention de leur identité propre.

Certes, avec le veuf ou la veuve, il ne s'agit ni de profession ni de vocation ou de fonction publique, administrative mais plutôt de **statut social**, voire de rang social.

Et c'est précisément sous cet angle que nous nous proposons de mener notre enquête sur la place et la portée du veuvage dans l'économie des cent récits pomériidiens rapportés à des fins à la fois ludiques et édifiantes.

I. Problématique du veuvage : questions de méthode

La perte de l'un des conjoints (époux ou épouse) - et quelle que soit la cause de cette disparition subite et naturelle ou au contraire pathologique, accidentelle voire tragique (un meurtre par exemple) - modifie et amoindrit la structure de la micro-société **légal**, **institutionnelle** qu'est la famille, l'union matrimoniale et parentale ; dans le contexte et dans l'esprit essentiellement marchands de l'univers décaméronien du milieu du Trecento, une telle carence aussi visible, affichée, ne laisse pas de poser des problèmes tant idéologiques que narratifs de première importance. Nous aurons l'occasion de nous en apercevoir.

Devenir veuf en effet -ou veuve - surtout si ce nouvel état à un moment donné de l'existence s'accompagne d'une descendance a fortiori nombreuse - revient à s'exposer financièrement, affectivement (et sensuellement), moralement aux risques de se voir juger par le regard inquisiteur des autres : c'est-à-dire à devenir très rapidement instrument des autres... ou de réprobation, matière à glose et à commentaires en général fort peu complaisants, bref le jouet d'un quand-dira-t-on.

Perturber un ordre bien établi, compromettre l'avenir, voilà ce que d'emblée peut signifier d'abord le veuvage. Dans ce mot (**vedovanza** en italien), se tapit le concept négatif de privation, de frustration.

Pour commencer, dans quel ordre d'apparition les voyons-nous surgir l'un et l'autre sans oublier conjointement -si tant est qu'il paraisse également, en tant que catégorie -le statut de veuvage qui les caractérise ?

- C'est la veuve la première qui « fait son entrée » sur la scène décaméronienne, mais tard à vrai dire, tout à la fin de la première journée (I,10) qui, avec la neuvième et avant-dernière on le sait ne répond à aucun programme thématique précis. Madame Malgherida dei Ghisolieri, « très belle veuve » bolonaise et point florentine ou toscane comme d'autres, conclut la journée initiale sur un échec : dans le « duel » qui l'oppose à un vieux soupirant, Maestro Alberto da Bologna. Déjà la guerre des sexes par veuve interposée !

- Quant à son pendant masculin, le veuf, il doit attendre beaucoup plus tard de paraître à son tour : le premier veuf en effet ne paraît que vers la fin de la seconde journée qui, elle, débute le cycle des journées à thématique annoncée (II,8). Un noble d'origine étrangère (picarde), image de la loyauté et de la pureté de conscience dont la beauté physique n'a d'égale que celle des veuves :

« Era il detto Gualtieri del corpo bellissimo e d'età forse di quaranta anni, e tanto piacevole e costumato quanto alcuno altro gentile uomo il più esser potesse. »

Il s'agit d'un veuf avec ses deux enfants de l'un et de l'autre sexes et objet de convoitises de la part de la...reine « fraîche et jeune » qui « savait que lui était sans femme » (« *e lui senza alcuna donna* »), très émoustillée par le désir et répondant à la typologie boccacienne de l'amour-passion irrésistible et fatal (« *il mio focoso amore* ») :

« Egli è vero che, per la lontananza di mio marito, non potend'io agli stimoli della carne nè alla forza d'amore contrastare... » (p.130, II,8)

Ce premier cas de veuvage (masculin) bien différent dans ses composantes et dans ses visées du premier cas féminin de (I,10) permet le schéma « croisé » de destinées parallèles auquel il sera fait une place à part un peu plus loin :

« E sì come io senza marito posso dire che io mi veggia, così voi ancora senza moglie. » (II,8, p.130-31)

Si du côté de l'homme, le veuvage bien réel ne fait pas de doute, du côté de la femme (royale partenaire), le veuvage -nous serons aussi amenés à le préciser plus loin- relève d'une situation **assimilée** à un très concret veuvage (le mari se trouvant éloigné du foyer conjugal !).

Dans ce cas masculin de veuvage, l'issue est aussi différente du cas féminin puisque, avec Gautier comte d'Anvers, les avances pressantes de la reine « chasseresse » sont repoussées avec énergie mais se paient d'une sanction de dégradation sociale (il se place comme valet d'écurie condamné à l'errance jusqu'en Irlande), compensée il est vrai par une issue heureuse pour ses enfants adoptés l'un et l'autre par un maréchal du roi d'Angleterre, donc soustraits à la misère et par le mariage de la fille Jeanette-Violante avec le fils de ses hôtes.

Cette entrée si tardive en action d'un veuf a d'ailleurs permis dans l'intervalle d'autres interventions de veuves, ayant réellement perdu leur mari, ou qui se trouvent en quasi-situation de veuvage. Ainsi, cette veuve hôtesse de II,2 répond au premier cas : elle héberge un marquis, Rinaldo d'Asti dans un récit particulièrement illustratif des « périlleuses contrées de l'Amour » dans la même région bolonaise où avait évolué au départ, d'une certaine façon, le veuf.

Par contre à II,4 sans être désignée comme telle, dans cette quatrième nouvelle il est question d'une « pauvre femme » lavant sa vaisselle et de sa fille qui paraissent être des femmes seules sans qu'il soit fait mention explicite d'un mari et père. Enfin, à II,6 la veuve et mère « orpheline », « napolitaine », Madonna Beritola Caracciola devenue dans une grotte nourrice de chevreaux, à la suite de la (fausse) mort de ses deux enfants et de la « disparition » de son mari, le gentilhomme Arrighetto Capece, est recueillie et paraît « en habits de veuve » (« *in abito vedovile* ») chez le marquis Currado Malespini où elle est employée comme dame d'honneur.

Il est à remarquer à ce stade du recueil, le rôle-clé de l'invariant masculin (ou féminin) du marquisat au sein de la relation difficile entre les sexes : c'est une marquise du Piémont (I,5) qui repousse le fol amour du roi de France ; c'est un marquis napolitain qui recueille Madonna Beritola ; c'est, à l'autre bout du *Décameron*, un autre marquis, également du Nord (de Saluzzo, Piémont) qui « éprouve » la patience de son épouse Griselda.

- Enfin, en ce qui concerne le problème plus général (ou le statut) du veuvage, il apparaît bel et bien mais replacé dans un contexte élargi au service de l'esprit satirique exercé dès la première journée « libre » de thématique notamment au détriment des religieux particulièrement enclins à la luxure, au cynisme, à la fraude et en relation avec le règne de l'argent corrompteur (ex. I,1).

Mais par rapport à l'ensemble de la répartition décimale du recueil, on peut encore noter ceci : que chacune des journées du *Décameron* (à l'exception toutefois de deux d'entre elles, consécutives, la sixième et la septième) comporte au minimum la présence d'un veuf / d'une veuve (la première et la neuvième également privées de thématique, aux deux extrémités de l'ouvrage) ; voire deux présences affirmées (lors de la

huitième et de la neuvième journées) et même trois ou quatre dans les seconde, quatrième et cinquième journées.

II. Veuvage : ordre et désordres d'une temporalité précaire

L'intervention -on le constate- du personnage féminin et masculin demeuré seul après la disparition du conjoint n'est pas constante dans le *Décaméron* et ne s'impose pas dans la même mesure et de la même manière que le marchand, le noble ou le religieux. Par ailleurs, la veuve d'emblée -et cela se confirmera par la suite- occupe beaucoup plus de place que son homologue masculin. De surcroît, les veuves interviennent dans des récits qui sont présentés et conduits par des narratrices de préférence : femmes entre elles donc ; peut-on a priori en déduire qu'au sein de l'univers boccacien conçu d'abord (narrativité + destination + traitement du récit plutôt écourté) pour les femmes, une telle connivence initiale est rien moins que fortuite et conforterait ainsi l'infériorité à beaucoup d'égards d'une condition féminine clairement dénoncée dès le début par Boccace (cf introduction) et confirmée encore par la conclusion de l'auteur ? Ou bien, au contraire, ne faut-il voir dans ce « rapprochement »... d'intérêts à l'intérieur du même sexe que gratuité ? on ne saurait l'affirmer de façon décisive.

Toujours est-il qu'implicitement et aussi concrètement, ce type de personnages incarne dans la vie courante, quotidienne et pratique, le VIDE et une certaine SOLITUDE sociale aux yeux le plus souvent fort peu indulgents d'une communauté-juge des paroles, des faits et des gestes, bref du comportement de la veuve en question, « montrée du doigt » fréquemment.

Quant à la flagrante disparité, d'emblée, au niveau de la représentativité entre veufs et veuves dans le recueil, il n'est pas négligeable de faire remarquer que la survie de l'élément mâle (et paternel, le veuf l'étant toujours avec sa descendance) s'accommode davantage que la veuve de cette « amputation » conjugale forcée en raison du rôle moteur et de la fonction active impartis prioritairement aux hommes dans les relations économiques du temps ainsi que dans le système de gestion politique des cités ; comme l'atteste encore la prise de position d'humanistes tel Leon-Battista Alberti dans la première moitié du Quattrocento (cf. le traité *Della Famiglia*).

Bien sûr, l'on n'oubliera pas en contrepartie que Boccace s'adresse en priorité à un public de femmes dont il plaint la condition relative de « recluses » et constate la propension à des états mélancoliques ; et que, **dans les faits**, la femme en général qui peut être la cible privilégiée (par ex. de la concupiscence des mâles) et devenir la victime des manigances masculines sait aussi fort bien se tirer à son avantage de situations compromettantes voire très périlleuses, avec un art sans doute plus consommé de la feintise et de l'habileté manoeuvrière que chez son partenaire (et rival) masculin.

Si être veuve peut **a priori** passer pour un handicap, une telle situation au départ défavorable est aisément contournable et peut être convertible en succès (nombre d'exemples là-dessus l'attestent) ; et la femme « sans homme », c'est-à-dire dépossédée de son mari de par les circonstances ne part pas battue loin de là ; elle peut retourner à son avantage une infériorité de départ et prendre ainsi une éclatante revanche et sur le sort contraire, et sur la **malvagità** du sexe concurrent.

Le statut de veuvage et la présence plus assidue de la veuve par rapport au veuf appelle un certain nombre de remarques, et d'abord celle-ci : quel rapport peut-on établir entre ce statut et la thématique programmée de chacune des journées (à l'exception de deux d'entre elles) ?

Une constatation qui relève de l'évidence : veuvage et veuves sont d'autant plus présents que dans quatre cas la thématique se prête soit à des rapports de force entre les sexes (cas de la huitième journée, « le bon tour que les femmes jouent aux hommes » dans le cadre général de la guerre des sexes), soit à des situations inversées, miraculeusement renversées ou aux résultats mi-heureux mi-néfastes, qui infléchit la solution finale ; et c'est le cas de trois journées que l'on peut regrouper sous ce chapeau stratégique bénéfique/maléfique : la seconde qui part d'une situation d'abord négative convertie ensuite en issue positive ; puis deux journées au schéma inverse, la quatrième et la cinquième ou diptyque de la réussite (la cinquième) aussitôt après l'échec (la quatrième) aux effets très contrastés : tragique dans le premier cas, comique et heureux dans le second.

Or tout le *Décameron* met volontiers aux prises, en une sorte de guerre des sexes, hommes et femmes dont Boccace se plaît à comparer les

mérites, ou les défauts¹; et par voie de conséquence et d'une manière générale, le *Décaméron* vante l'art tout d'intelligence ou de ruse pour se sortir d'un mauvais pas et faire ainsi la nique au mauvais sort, à la Fortune contraire ; cette Fortune si présente d'un bout à l'autre de la quinzaine narrative dans les affaires tant publiques que privées des hommes... et des femmes et qui pèse d'un poids décisif sur le déroulement du cours de leurs histoires au quotidien.

Deux autres cas de figuration **in absentia** d'abord, voire de présence minimale, retiennent également notre attention.

La présence minimum tout d'abord répond à la logique chronologique propre à l'économie du recueil boccacien. L'on sait que celui-ci débute par une grande liberté de traitement narratif dont profite le premier narrateur (Pánfilo) à qui Fiammetta, la première reine laisse le choix du sujet de son récit initial, comme en useront aussi à leur guise les récitant(e)s successifs/-ssives.

Or l'on constate que ce **ad libitum** n'en profite pas moins, tout comme dans l'autre journée « libre de thèmes » (la neuvième), à la présence **unique** de la veuve.

D'une part, lors de la dernière narration (la dixième) de la première journée, sous la responsabilité de Fiammetta l'hyper-passionnée boccacienne et eu égard à la thématique amoureuse des extrêmes, l'histoire met aux prises un vieux barbon que les feux de l'Amour émoussent encore, le septuagénaire Maître Alberto et une jeune veuve, Malgherida dei Ghisoldieri. Un raccourci saisissant de la toute-puissance de l'Amour qui ne connaît ni âge, ni condition sociale.

D'autre part, tout à l'autre bout du recueil, à l'occasion de la première narration à l'ouverture de la neuvième journée de nouveau sans thématique précise affichée, et narrée par Filomena (la royauté féminine étant cette fois confiée à Emilia, autre « amoureuse »), l'histoire encore implique une veuve, ici courtisée par... deux hommes à la fois, Rinuccio et Alessandro : abondance de biens ! et choix délicat pour celle qui -en principe- devrait se tenir à l'écart de toute nouvelle aventure sentimentale compromettante. Son refus initial à se laisser entraîner dans un recommencement de vie passionnelle se trouve complété chez elle, par un stratagème dans lequel les deux rivaux en question se trouvent... neutralisés et placés l'un comme l'autre en situation d'échec.

1 Mérites et défauts comparés entre les sexes : quelques échantillons in I,1 (p.27) ; I,5 (p.44) ; I,10 (pp.56-7) ; II,9 (p.143) ; II,10 (p.154) ; II (p.178) ; III,7 (p.208) etc...

Si l'on fait le bilan de cet unique specimen des deux journées (initiale et quasi-finale) sans programme préétabli, l'on peut affirmer que la veuve est dans les deux cas l'enjeu de deux situations extrêmes : l'une par opposition maximale d'âge, et l'autre par une double confrontation qui suscite double rivalité chez les deux jeunes prétendants. Mais la solution finalement adoptée est identique dès le début et presque jusqu'à la fin du *Décameron* : l'échec du/des soupirants et corrélativement le triomphe de la « vertu » de la veuve qui a pu, su et voulu résister à la tentation de l'aventure et à l'appel du désir sexuel.

Est-ce là la ligne général de tous les cas de veuvage décaméroniens ?

En fait, l'autre schéma bien voyant **in absentia** nous est offert par l'absence extérieure d'un vivant personnage de veuve dans les sixième et septième journées plus haut signalée ; en lieu et place de veufs et de veuves désignés comme tels, se substituent des situations de **simili-veuvage** à cinq reprises au moins.

Sur cette quintuple occasion d'une présence effective manquée d'une veuve, d'un veuf, on peut gloser qu'au coeur du recueil de Boccace ou presque, cinq causes maîtresses de **possible veuvage** (ou veuvage en puissance) illustrant par la négative la stratégie boccacienne se trouvent rassemblées : trois en ce qui concerne la/les veuf(s) (VI,5 ; VI,7 et VII,5) et deux en ce qui concerne la/les veuve(s) (VIII,8 et VII,9).

En revanche, plus de panachage du tout dans les trois dernières journées du recueil où n'interviennent que des veuves : pas un seul veuf !

Celles de la huitième journée qui toutes deux ont pour cadre la Toscane, Fiesole et Florence et avec chacune sa servante, Dame Piccarda d'un côté (VIII,4) et Elena de l'autre (VIII,7), ont une destinée amoureuse différente puisque la première nommée subit les assiduités d'un religieux (un archiprêtre) tandis que la seconde, beaucoup plus jeune, est aimée d'un laïc, un étudiant en l'occurrence : deux facettes de la concupiscence masculine. De plus, à la différence de beaucoup d'autres, si Dame Piccarda est une « noble veuve » ses ressources financières s'avèrent limitées.

Tout se passe donc chez Boccace comme si la condition de veuve s'avérait être un test et devenait l'occasion rêvée d'un brassage sociologique.

Mais surtout, les deux nouvelles de cette huitième journée sous-tendent une véritable idéologie bien distincte : la première (VIII,4) développe le code d'un veuvage qui respecte la norme, celle de l'honnêteté ; alors que la seconde (VIII,7) développe, elle, une stratégie qui repose sur un type d'envoûtement redevable des pratiques magiques longuement explicitées.

Là aussi, et quant aux manifestations relatives à l'épreuve tacticienne masculine, la mentalité soucieuse de souple adaptation offre des types de solutions évitant le risque du stéréotype moralisant à sens unique.

L'unique veuve encore toscane (elle est de Pistoia) de la journée suivante (IX,1), Madonna Francesca de' Lazzari, est, on y a fait précédemment allusion, l'objet de la convoitise de la part de deux prétendants, Rinuccio et Alessandro, deux jeunes gens florentins nous précise Boccace. Si l'on considère la solution finale de ces trois « sortes » de veuvage, de ces trois conditions, force est de constater que dans les deux cas (VIII,4 et IX,1), que ce soit avec un seul soupirant (l'archiprêtre) ou avec les deux (les deux godelureaux florentins), la veuve écarte le danger ; elle résiste fort bien à la tentation du péché de chair, et fait échec à leurs menées sournoises et à leur manège. Quant au troisième cas, celui constitué par l'autre nouvelle (VIII,7) de la huitième journée, celui constitué, après un triomphal passage (l'attente d'un galant dans la neige) de la veuve, c'est à un cinglant revers qu'en définitive celle-ci s'expose qui lui vaut d'être exposée nue au soleil et sous les piqures de mouches. En sens contraire.

Les deux derniers cas, ceux de l'ultime journée (X,4) et X,9), introduisent une innovation de taille par rapport à toutes les autres situations de veuvage des journées antérieures : d'une part, ce veuvage vient à être « prolongé » et rendu « productif » (!) par le fait d'une naissance... posthume ! Madonna Catalina, bolonaise et épouse, que tout le monde croyait morte, de Nicoluccio Caccianemico devient en effet... mère à son réveil léthargique, faisant devenir père par conséquent celui que tout le monde considérait désormais comme veuf. Reversement total de la fonction des partenaires et reconstitution miraculeuse du couple jusques et y compris dans sa fonction de reproduction ! Et la vie -et l'amour- ont le dernier mot.

D'autre part, et au-delà de ce cas de filiation renouée *in extremis* (et par-delà la mort, une mort toute fictive d'ailleurs) et d'heureuse descendance préservée, le scénario de X,9 n'en ajoute pas moins, à sa

manière, une originalité de fin de recueil. Un scénario « à l'orientale » qui fait se rejoindre fiction et réalité puisqu'on assiste à la volonté testamentaire d'**une veuve avant l'heure** (épouse de Messir Torello), d'un veuvage par anticipation ! La nouvelle joue de la collusion de deux deuils, née d'une équivoque sur le nom ; mais en même temps, l'histoire tragique fait à nouveau irruption avec la mort prématurée de celle que la peste emporte, spectre persistant depuis l'**Introduction** et réapparaissant épisodiquement (ex. introd. VI,3) permettant à la réalité de pénétrer de force, comme par effraction, la fiction ludique boccacienne et venant menacer insidieusement la pause fiesolane.

Du point de vue de la récitante, notons-le, il s'agit à chaque fois effectivement d'une narratrice mais chaque fois différente : Emilia (VIII,4), puis Pampinea (VIII,7) et enfin Filomena (IX,1) qui respectivement à trois et à deux reprises ont précédemment narré d'autres situations de veuvage alors que Filomena, la dernière, narratrice des trois nouvelles « à veuves », il s'agit d'une seule et unique narration sur le thème. Ce choix prépondant de la voix féminine responsable du récit narré permet sans doute à Boccace une plus grande familiarité plus à même de s'exprimer à travers une condition et une situation intéressante au premier chef « *il bel sesso* », et par voie de conséquence, une plus utile connivence avec l'auditoire fiesolan majoritairement féminin.

En revenant à présent en arrière sur les nouvelles « à veuves » de la première moitié du recueil décaméronien, que constate-t-on de ce point de la prise en charge du récit, eu égard au dénouement de ces récits spécifiques narrés à trois reprises par Emilia (II,6 ; III,7 et V,2) et à deux encore par Pampinea (I,10 et III,2) ?

Avec la première nommée (Emilia) et dans les trois narrations qui lui sont confiées, au-delà de la protestation en faveur d'une catégorie (les veuves) trop souvent en butte aux manoeuvres sournoises de religieux friands de terrestres aventures (III,7), l'issue de II, 6 et de V,2 va dans le sens d'un salut véritablement inespéré. En effet, après l'infortune de la « perte » du mari et de la fausse nouvelle de celle de ses enfants (Giusffredi et Lo Scacciato), Madonna Beritola échappe au désastre : devenue sauvage dans la grotte où cela lui vaut le surnom de « Cavriola » (la Chevette) puis considérablement anémiée à la suite de son incarcération, elle finit par recouvrer la dignité :

« Quivi, appresso la donna di Currado, madama Beritola, in abito vedovile, come una sua damigella, onesta e umile e oddedienza stette... » (II,6, p.100)

Quant à V,2, après un suicide heureusement manqué, la jeune « veuve » recueillie par la vieille insulaire, « seule sans homme » (p.321), des épousailles miraculeuses la font convoler en justes noces avec celui (Martuccio) dont elle avait cru longtemps porter le deuil ! Là encore la vie -et l'amour- reprennent leurs droits.

Après Emilia et ses trois récits, Pampinea avec ses deux histoires « de veuves » (I,10 ; III,2) : leur issue est moins homogène que celles narrées par Emilia.

La première histoire chronologiquement (I,10) est à la fois négative et positive car en raison du grand écart d'âge entre le barbon amoureux de Bologne (Maestro Alberto, septuagénaire) et la beaucoup plus jeune Malgherida dei Ghisolieri dont l'âge, à vrai dire, ne nous est pas précisé, la « leçon » la plus acceptable est la reconnaissance de la sagesse d'un tel amant attardé, compensatoire des brûlures exigeantes d'une passion que l'âge n'éteint pas :

« Tuttavia il vostro amor m' é caro, si' come di savio e valente uomo esser dèe. » (I,10, p.58)

En d'autres termes, les élans difficilement contrôlables de la passion amoureuse ne parviennent pas à occulter une éthique toujours présente de la noblesse humaine que l'on retrouvera dans d'autres nouvelles, et d'autres situations comme celle du faucon (V,9).

A celle qui dès le départ s'est imposée comme le chef de file du groupe des sept jeunes femmes et qui a pris l'initiative de la parenthèse fiesolane d'une quinzaine de jours, à Pampinea donc, il est refusé par Boccace d'endosser et d'imposer aux autres **une seule et même optique**, « ses » veuves respectant la grande variété des points de vue et des sensibilités si différenciées propres au genre humain, tous sexes confondus ? Il n'est de morale boccacienne (aux yeux de l'Amour et compte tenu des aléas de toute existence humaine) que celle de pratiques variées répondant de manière souple et dans un grand esprit de liberté à mille et une situations, et surtout pas à une quelconque théorie ou casuistique préétablie.

L'aînée de toutes, Pampinea (cf. *Introd.*, I, p.13) se devait en bonne initiatrice et en responsable réfléchie, pleine d'expérience, de donner le ton de la tolérance et de la souplesse manoeuvrière.

Sans trop exagérer, ne pourrait-on affirmer qu'eu égard à l'économie général du recueil, c'est à l'enseignement du couple et du veuvage que certaine

manière fonctionne le récit d'amour boccacien ? On sait le rôle joué par la dominante binaire qui sert à la fois de paramètre pour la ressemblance et pour la différence (le diptyque aux pôles antinomiques comme les deux extrémités d'un jaquemart : deux journées sans programme (I et IX) ; deux journées consécutives au schéma inversé (positif/négatif : IV et V) ; deux journées où l'heureux stratagème structural et langagier tire le sujet d'un mauvais pas (III et IV) ; enfin deux journées à nouveau consécutives (VII et VIII) opposant les sexes soit dans le cadre de la conjugalité, soit doublement et plus généralement sans conditions affectives particulières, voilà autant de journées **appariées** dans le rapprochement ou dans la dissemblance. Si l'on ajoute à cette manifeste récurrence binaire (consécutives ou non) le fait qu'un maître « couple » au sens sexualisé du terme, ouvre (Fiammetta) et clôt (Panfilo) le recueil de journées qui systématiquement prennent fin (à une exception) par le truchement du même jeune homme Dioneo, récitant du dixième récit de chaque fin d'après-midi, on comprendra que Boccace joue de **la tactique du balancement ou de l'alternative** que dans le cadre strict du veuvage il respecte scrupuleusement.

Ainsi on a pu constater, dans la seconde moitié du recueil et en sa phase terminale, une veuve d'abord aimée d'un homme d'église (VIII,4), puis d'un représentant du monde laïc, un étudiant (VIII,7) finit par l'être de deux hommes à la fois (IX,1) !

Autre effet compensatoire : à la famille décimée par morts successives dues au fléau (II,8), dans la nouvelle où apparaît infiniment plus tardivement que la veuve, un veuf :

« Per ciò che venuta in quella contrada una pestilenziosa mortalità quai la metà della gente di quelle se ne portò... nella qual mortalità il maliscalco suo signore, e la donna di lui, e un suo figliuolo, e molti altri fratelli, e nepoti e parentin tutti morirono nè altro che una damigella, già da marito, di lui rimase e con alcuni altri familiari, Perotto. » (II,8, p.196)

répond la famille menacée par la rupture de contrat entre époux (Gualtieri / Griselda) juste après une autre « reprise » pestifère (X,9). Certes si Gualtieri à proprement parler n'est nullement assimilable à un veuf, son état prolongé initial de « vieux garçon » symbolisant la stérilité qui serait celle d'un veuf n'en fait-il pas **une sorte de veuf**, présenté qu'il est « sans épouse et sans progéniture » (« *essendo senza moglie e senza figliuoli* », p.665) bientôt contraint par tout son entourage de prendre femme « afin qu'il ne restât pas sans héritiers et eux sans seigneur ». Où

l'on touche du doigt, dans ce dernier récit décaméronien à la double nécessité d'une **survie** qui n'a de sens que d'un point de vue démographique (et la peste noire ne donne que plus d'acuité à cette nécessité vitale générationniste) et d'un point de vue dynastique (ici quasiment « féodal ») la micro-société familiale (à la limite du « clan ») rejoignant l'autre « société » de type **classista** et fondamentalement héréditaire. Poussé par conséquent par une nécessité sociologique de se voir « enchaîné par les liens du mariage » (en lieu et place de la fausse liberté -et licence?- d'un célibat de mauvais aloi) Gualtieri en est réduit à épouser une délaissée nommée Griselda ; et ce n'est pas un hasard narratologique si Gualtieri le marquis de Saluces a recours à une demande en mariage au père de celle-ci, ... un veuf ! L'épouse répudiée après treize années de mariage et... deux naissances de l'un et de l'autre sexes, c'est chez ce père veuf qu'elle s'en retourne, symbole d'une autre autorité et auprès duquel elle trouve momentanément refuge. Cercle de viduité hautement symbolique dans ce rapport tendu d'une conjugalité perdue puis retrouvée en fin de compte :

« a piccoli servigi della paterna casa si diede. » (X,10, p.671)

Bien sûr, le réel veuvage attire l'autre disponibilité qui vient combler une double vacance (II,8). Gualtieri reste veuf avec deux enfants (de l'un et de l'autre sexes) ; il est repéré par l'époux du fils du roi et s'entend dire une affirmation balancée déjà citée :

« e sì come io senza marito posso dire che io mi veggia, così voi ancora senza moglie. »

Loi des compensations bien qu'ici non satisfaite puisque le veuf se révèle être « chevalier de très grande loyauté ». Ce genre de situations dont Boccace raffole peut même donner lieu « à redoublement » dans certains cas ; dans la même nouvelle en effet, peuvent se côtoyer deux types de veuvage, côté féminin en l'occurrence (II,6) : l'un bien réel, celui de la très jeune Spina, veuve de Niccolò da Grignano qui, âgée de seize ans tombe amoureuse de Giannotto ; l'autre au conditionnel (un simili-veuvage), celui déjà cité de Madonna Beritola Caracciola, mère, elle, de deux enfants qui, à un moment se retrouve complètement esseulée, sans son mari « disparu » et, de plus, privée d'enfants ; donc démunie tout à coup de liens conjugaux et de devoirs maternels, comme revenue à un état nubile :

« per la qual cosa ottimamente cognobbe, sì come il marito aver perduti i figliuoli »

Le verbe « perdre » en l'occurrence n'a qu'une valeur toute relative et provisoire, et non absolue et définitive. On n'aura pas manqué de remarquer dans ces deux dernières citations le balancement caractéristique (« sì come... così »). Un malheur (ou un bonheur) n'arrive jamais seul !

Si l'on veut bien se souvenir qu'au tout début du recueil (I,8) Boccace fait le procès de la fausse noblesse en contrepoint du personnage de Guglielmo Borsieri :

« non miga simile a quelli li quali sono oggi, li quali, non senza vergogna de' corrotti e vituperevoli costumi... » (p.53)

l'une des facettes répréhensibles, chez cette nouvelle génération de cyniques sans envergure et sans vergogne, est précisément leur refus ou leur impuissance « *a trattar matrimoni* » (p.53). Ainsi se trouve posé de bonne heure le fondamental problème des légitimes unions dans le cadre de sociétés qui voudraient se tenir à égale distance de deux maux qui les guettent : l'adultère et le remariage, périls que peuvent courir certaines des veuves (surtout) du *Décameron*.

III. Bilans de veuvage : statu quo ou re-départ ?

A ce stade de l'analyse, il nous faut compléter ce que nous avons plus haut spécifié quant aux deux types de veuvage que nous avons proposé de distinguer dans le *Décameron* avant d'esquisser (ce sera la dernière partie de la présente étude) une typologie du personnage du veuf et de la veuve.

Nous avons été en effet amené à accorder une place non négligeable à ce que nous avons nommé le **simili-veuvage** tout aussi important à nos yeux que le **réel veuvage** causé par la disparition de l'un des époux.

En nous fondant précisément sur l'un des nombreux préceptes de la casuistique amoureuse selon Boccace, de son « art d'aimer » capable selon les circonstances de repousser les limites imposées par la Mort et parfois même **dans la pratique** d'en contester ou d'en contourner momentanément le fatal décret, nous rappellerons ici ce qui est écrit dans IV,1 : « la nature reprend ses droits » (« *e sentì incontanente più aver forza la natura che il suo ingegno* », p.246). En d'autres termes la loi (ou les codes) a beau vouloir chasser (ou occulter) le naturel, « il revient au

galop », la loi si soucieuse de la conservation de la bonne marche des sociétés et de sa perpétuation par-delà les générations successives. Même la peste récurrente, fantasme obsédant jusqu'au bout du recueil de toutes ces journées voulues EN MARGE du fléau florentin, semble être aussi tenue en échec dans cette perspective narrative d'optimisation.

Le simili-veuvage donc, il faut y revenir, constitue chez Boccace, un état plus courant et plus répandu qu'on ne le croit étant donné ses causes variées sur lesquels l'auteur du *Décaméron* est le premier à attirer notre attention ; au nombre de celles-ci l'écart d'âge parfois considérable paraît vice rédhibitoire pour la passion amoureuse (I,10, p.58 ; II,10, p.154 ; III,8, p.157) ; par ailleurs, un enracinement à la fois sociologique et biologique campagnard peut aussi -sans que cela ait valeur de règle absolue- constituer pour l'épouse un handicap certain, notamment celui d'être la compagne légale d'un gros paysan benêt sur toute la ligne y compris en matière d'expérience amoureuse (III,8, Ferondo). Encore et surtout, l'éloignement du mari retenu pour une assez longue période loin de ses bases familiales pour quelque raison que ce soit (marchande, spirituelle, administrative et politique, guerrière : I,5 ; III,3 ; III,5 etc...) compte au nombre des situations de possible veuvage pour l'épouse délaissée voire abandonnée. Cette cause-ci s'avère dans l'ensemble plus déterminante que les précédentes et que la suivante en raison du contexte marchand de la société en crise du milieu du XIV^e siècle. Enfin, cause également non négligeable (II,8), celle que des circonstances fortuites et mêmes mystérieuses engendrent en faisant naître et propager de fausses nouvelles de mort et de disparition du conjoint (toujours lui).

Dans tous les cas, l'épouse condamnée à l'esseulement, et à une certaine réclusion (cf. *Introd.*, I) apparaît en quelque sorte conditionnée ou prédestinée à l'aventure hors mariage conformément à la loi de l'instinct si souvent invoquée par Boccace mais aussi -motivation psychologique non négligeable- par souci de revanche sur un statut social si contraignant, par un impérieux besoin de vengeance contre le mari inapte ou défaillant, absent ; certes, si d'un côté ne rien (se) refuser peut, selon Boccace, être une marque d'intelligence (I,4, p.42), et, selon la *vox populi*, une possibilité d'écart et une manifestation de liberté parfaitement compréhensible (II,3, p.74) par ailleurs il est non moins évident que le code du parfait veuvage (!)- Boccace nous le précise à VIII,4- demeure le respect de la règle de l'honnêteté :

« e d'altra parte io non son fanciulla, alla quale questi innamoramenti steano oggimai bene, e son vedova, che sapete quanta onestà nelle vedove si richiede... »

Mais au fond, l'absence de l'époux n'est-il pas l'exact pendant de celle de l'épouse et n'aboutit-elle point à une identique échappatoire qui consiste, pour chaque conjoint, à profiter de cette aubaine circonstancielle, la femme « privée » se comportant tout simplement comme l'époux frivole, thèse soutenue par l'un des marchands du trio de II,9, p.143 ? Boccace, on le voit, s'empresse au-delà de la morale traditionnelle, de tenir la balance égale -semble-t-il- entre les sexes comme si en définitive c'est la situation qui commandait sans préalable ni préjugés superflus.

D'autres causes encore pourraient être alléguées, effleurées çà et là dans d'autres nouvelles : telles la mésalliance flagrante (l'épouse de l'artiste lainier de III,3) ou encore l'excessive pauvreté comme chez la fille de la veuve de III,9.

Concrètement d'ailleurs, et quelle que soit la cause momentanée ou quasi définitive de la carence et de la défection maritales, la situation cocasse et paradoxale de l'épouse-veuve **de facto** mais sans l'être officiellement, alimente par son ardent penchant à profiter de l'aubaine une morale du désir et du plaisir que d'une manière générale le *Décameron* proclame haut et fort : même une veuve **réelle** comme Théodolinde, ex-épouse du roi des Lombards Auttari décédé, qui convole en secondes noces avec un autre roi, Agilulphe (III,2) est non seulement l'une des rares veuves décameroniennes à ne pas rechercher à tout prix l'Amour mais elle nous est de plus en plus présentée comme peu chanceuse en amour. On pourrait aller jusqu'à affirmer qu'elle se prête bien involontairement à ce « jeu » (changement de partenaire)... sans l'avoir expressément recherché (p.172).

En effet, c'est la pure ressemblance physique avec son second et royal époux (p.173) qui lui fait prendre pour celui-ci le palefrenier cynique séducteur qui, lui, sait par contre habilement tirer parti de la méprise en se faisant passer pour le roi « dont il savait qu'il délaissait souvent sa femme ». C'est donc par sosie interposé et au prix d'une audace peu commune qu'un vulgaire palefrenier (cf. aussi II,9) parvient à ses fins avec « une victime » somme toute non-consentante et parfaitement abusée. Ainsi peut-on avec ce nouvel exemple vérifier la loi diégétique boccacienne par ailleurs constatée des compensations ou du balancement

à double sens, qui vient enrichir la gamme du ballet des sexes réglé par la chasse effrénée au(x) plaisir(s).

De sorte qu'en guise de bilan(s), on peut se poser la question globale de savoir si le veuvage boccacien relève plutôt du statu quo, ou si, en revanche, il pourrait signifier une sorte de re-départ dans l'existence du conjoint démuni, bénéficiant ainsi d'une esquisse de solution positive. En fait, face à ce dilemme continuité-discontinuité, les solutions envisagées peuvent se résumer à quatre principalement : celle de la veuve « libérée » des liens du mariage par décès du conjoint et qui veut vivre joyeusement répondant ainsi à l'invite du mâle chasseur toujours disponible (ex.II,6) ; celle du remariage ou de l'autre mariage (mise à l'épreuve) ; celle de la persistance du veuvage par le refus des tentations, de la résurrection dont l'ancien mari (Ferondo par ex., III,8) « retrouvé » n'est pas forcément le père !

Le premier état qui rompt avec éclat avec le code du parfait veuvage avec, à l'horizon, si la veuve est encore en âge d'avoir des enfants, le risque d'une descendance illégale de bâtards, aurait fort bien pu être plus fréquent que ne l'aurait laissé supposer la règle hédoniste du plaisir à saisir dont Boccace, à un moment donné, nous rappelle que ce n'est point là pécher :

« L'usare la dimestichezza d'uno uomo una donna è peccato naturale. » (III,7, p.208 ; idem III, 5, p.194)

Et ce qu'un Saint François de Sales au XVII^e siècle proscriera fermement en mettant en garde « ses » veuves contre la tentation mortelle des délices. On peut rattacher à ce type une Spina, très jeune veuve de Niccolò da Grignano (II,6) jetant son dévolu sur Giannotto et blâmée pour son comportement frivole et pour ses débordements par sa propre mère. On peut aussi alléguer le cas de la veuve de Castel Guglielmo (II,2) entretenue au vu et au su de tous par le marquis Azzo da Ferrara ce qui ne l'empêchera nullement de devenir l'amante d'un soir de Rinaldo d'Asti !

Le second état, plus limité, semble réservé à des cas bien particuliers comme celui de Théodolinde, épouse successive de deux souverains mais qui, par son double mariage, ne déroge pas au code du haut lignage recommandé (cf.I,5 début) : là où, au contraire, les caprices d'une Fortune subversive induisent d'enfreindre impunément ce tabou sociologique et de faire qu'une bergère (ex. X,10) accède

miraculeusement au rang d'épouse d'un marquis (le marquis de Saluzzo) ; et c'est sur un conte de fées que s'achève en fait le *Décameron* faisant se rejoindre les pauvres chaumières (« *le povere case* ») et les palais royaux (« *come nelle reali* ») dans un même rêve d'union enfin réalisée au nez et à la barbe des codes sociologiques les mieux établis. (cf. aussi III,10, p.234)

Le troisième état, sans être excessivement présent dans le recueil, en pérennisant le noir du deuil chez la veuve demeurée fidèle au souvenir de feu son époux, sert d'invariant idéologique autour duquel s'articulent et « évoluent » parfois bien des péripéties adventices. Les veuves qui, de différentes manières, savent et peuvent (et veulent) résister aux séductions langagières, économiques et gestuelles aussi de leur(s) prétendant(s) empressés se nomment : Malgharida dei Ghisolieri qui, en réalité (I,10) en est pour ses frais de ses railleries et de sa provocation gratuite ou bien conservant l'anonymat, la veuve de III,9, veuve-rempart dans la pauvreté, des incartades sentimentales de sa fille (p.311) parce qu'elle reste « une dame très sage et bonne » ; encore, variante intéressante, la veuve de IV,8 qui ne décide certes pas seule (mais avec l'aide de tuteurs) du sort sentimental de son fils Girolamo (p.383) ; enfin, autre cas d'honnêteté mais... contrainte, la veuve « forcée » de la nouvelle précédente (IV,7) aiguillée vers le couvent par désespoir de n'avoir pu devenir l'épouse de celui qu'elle adorait. « Je te vois veuve avant d'être mise au couvent » lui déclare son père, aussi autoritaire que les autres (p.38).

Ce type de veuves demeurée « chastes », toujours selon la formulation et le code boccaciens (II,9, p.145), corrobore d'un côté l'honnêteté recherchée par le groupe des dix récitant(e)s dans des récits entendus dès le départ de grande tenue langagière, et d'un autre côté, et qu'on le veuille ou non, est en parfaite conformité aussi avec le noir de l'ouverture funèbre et macabre du recueil en raison d'une peste qui cà et là propagent des micro-enfers (ex. II,8 ; VI,3 ; X,9) et des scènes de nécrophilie voire de nécromancie jusque dans les dernières journées où surgit la magie. Suffisamment pour nous faire souvenir, à nous lecteurs, de la précarité de toute existence au XIV^e siècle déjà remplie de pestes et de guerres (ex. II,2), de tempêtes et de naufrages (ex. II,4 ; II,7), de morts violentes sous toutes les formes, d'incarcérations douloureuses (ex. II,6)...

Ce type-là de solution au sein de la problématique du veuvage sert alors de test de survie face à la menace de dissolution de familles tout

entières, de LA famille par excellence garante de descendance et constituée par l'époux-l'épouse c'est-à-dire le père-la mère. De quoi corriger la si funeste vision des cercueils enfermant plusieurs membres de la même famille décimée par la « cruelle peste » :

« Nè fu una bara sola quella che due o tre ne portò insiemente, nè avvenne pure una volta, ma se ne sarieno assai potute annoverare di quelle che la moglie e 'l marito, li due o tre fratelli, o il padre e il figliuolo, o così fattamente ne conteneno. » (*Introd.*, I, p.11)

Image première faussement égalitaire (devant la mort fauchant aveuglément sans considération d'âge, de sexe ou de condition sociale) ne parvenant pas à effacer une autre image, au préalable et dans la même **introduction** : celle de la désunion du couple par abandon lâche entre parents proches, et en particulier à l'intérieur du couple, entre mari et femme :

« era con si' fatto spavento questa tribulazione entrata ne' petti degli uomini e delle donne, che l'un fratello l'altro abbandonava, e il zio il nipote, e la sorella il fratello, e spesse volte la donna il suo marito. » (*Ibidem*, p.9)

On n'aura point manqué de remarquer la dernière note de réprobation boccacienne contenue dans l'additif en fin d'énumération (celle de la faillite parentale), et concernant plus directement et principalement le couple d'époux, et la « faute » rejetée « d'abord » sur celle qui devenait **de facto** une veuve en puissance.

Quant au quatrième et dernier état de veuvage envisagé, le plus constructif de tous et d'une certaine manière le plus inattendu dans ses conséquences, mais combien significatif au regard de la survie, il consacre encore face à la stérilisation et à la léthargie possibles l'aspect dynamisant de l'histoire sous forme de vie inarrêtable (cf. *Introduction*, I) : c'est celui d'une filiation tardive dans le prolongement de situations de veuve (Madonna Beritola, II,6) ou de veuf (Gualtieri, II,8) avec enfants au pluriel un temps disparus ou séparés du père ou de la mère puis sur le tard récupérés. Le cas de l'épouse du benêt Ferondo (III,8) est ici exemplaire puisque celle-ci devenant mère durant son pseudo-veuvage est en fait rendue mère au nez du « défunt » mari revenu à lui et père... malgré lui et bien content de l'être...

Avec ce dernier stade du veuvage, Boccace peut faire le départage entre monde profane (ou laïc) et monde religieux : combien différente peut être cette attitude avec celle des moniales ou cloîtrées possédées du

démon de la chair (III,1, p.237) mais effrayées à la seule pensée de devenir mères par accident. Ce que l'une de ces novices... en matière amoureuse confesse comme un effroi :

« O se noi ingravidassimo, come andrebbe il fatto ? » (III,1, p.169)

Ceci en dépit de leur vif désir de sacrifier leur virginité en réalité « promise à Dieu » sur l'autel du plaisir charnel et corrélativement, de leur curiosité maligne à tester ce qu'un mâle pouvait recéler d'aptitude dans ce domaine :

« avendo già maggior voglia che l'altra di provare che bestia fosse l'uomo. »
(*Ibidem*)

Et l'on sait que sur ce chapitre la phobie de la première intervenante trouvera un large écho dans les faits de par la reproduction prolifique de petits moinillons due au savoir-faire du seul Masetto devenu « sans épouse » attirée (!) et sur le tard, un père de famille nombreuse à l'ombre des couvents, un Masetto également veuf... sans l'être !

Au fond, répétons-le ici, pas de schéma idéologique préconçu chez Boccace infiniment plus attentif au faisceau de situations multiples auxquelles correspondent autant de comportements différenciés dans l'adaptation.

IV. Pour une typologie des veufs et des veuves ?

Veufs et veuves, chacun de leur côté ou ensemble, offrent-ils une typologie remarquable dans ses grandes lignes à l'image du marchand, du pèlerin ou du religieux ?

Infiniment plus, à vrai dire pour les secondes que pour les premiers, à n'en pas douter, on peut brièvement esquisser de cette typologie quelques caractéristiques saillantes.

- d'abord leur jeunesse notoire ou, à défaut, une maturité de plein tempérament que certaines revendiquent avec une légitime fierté, témoin, dans le premier ordre d'idées la fille de Tancredi, Ghismonda, une très jeune femme qui n'hésite pas, tel un défi lancé à qui veut l'entendre, à s'exclamer : « *car je suis jeune et femme* » (III,9, p.308).

La valeur dans ce domaine précis n'attend guère le nombre des années ; ou si elle (l'intéressée) ne le proclame pas d'elle-même, c'est Boccace qui

le fait à sa place comme chez Madame Nonna de' Pulci définie par le narrateur-conteur : « jeune femme belle et fraîche » (« *una fresca e bella giovane donna* », VI,3) dont la jeunesse et la fraîcheur juvénile sont d'autant plus remarquables que la peste « actuelle » va (retour à la terrifiante réalité de l'épidémie) l'éliminer.

La seule indication chiffrée en matière de jeunesse (et dans ce cas d'une extrême jeunesse) nous est donnée au sujet de Madame Beritola (II,6) qui a à peu près seize ans. Une exception toutefois de veuve plus qu'*attempata* est « cette pauvre femme » qui intervient à un moment donné (V,2) comme commère dans les amours de Gostanza et de Martuccio.

Mais sans autre précision de la part de Boccace, à vrai dire, est-elle veuve ou bien vieille fille ?

- Bref, avec la jeunesse (ou à défaut à une exigeante maturité de bon aloi tenant lieu d'irremplaçable expérience... amoureuse !), à la jeunesse donc qui paraît être la norme de toutes ces verves, va de pair un autre trait distinctif qui est la marque, à de rares exceptions près, de toutes les veuves du *Décaméron* : la beauté et même la grande beauté, compromis entre la finesse des traits (du visage par exemple, précision rare, I,10 chez la première d'entre elles par ordre chronologique d'apparition) et le charme plein de sensualité que certaines dégagent de leur corps, de leur démarche, bref de leur silhouette qui frappe l'oeil de l'observateur et alimente une passion souvent irrésistible ; ainsi l'épouse de Ferondo qui attire irrésistiblement l'abbé (III,8) ou encore la veuve sans nom de II,2 d'une « beauté sans pareille » (« *del corpo bellissima quanto alcuna altra* ») entretenue par le Marquis Azzo.

- Enfin, troisième atout majeur cette fois autant moral que physique et que toutes pour ainsi dire livrent au premier regard autant sur leur physionomie que par leur démarche et leur maintien, par leur langage également : la noblesse qui n'est pas exclusivement celle -atavique- du lignage mais assez souvent de « corps et de coeur » : Madame Filippa par exemple, simili-veuve de Prato (VI,7).²

De Beauté et de noblesse, elles se savent presque toutes naturellement parées, porteuses de l'une comme de l'autre à l'image d'Elena la Florentine (VIII,7) aimée d'un étudiant et qualifiée de « belle et altière » (« *del corpo bella e d'animo altiera* ») cumul ou redondance tout à fait

² Simili-veuve de Prato, VI,7, p.392.

significatifs de l'attrait que peut exercer immédiatement sur son entourage ce genre de veuves et notamment sur les nombreux « galants » de rencontre, toujours à l'affût d'aventures.

Le summum peut-être en la matière, parangon en quelque sorte de toutes les vertus (physiques, intellectuelles et morales) est incarné par Ghismonda (IV,1) déjà citée :

« de visage et de corps plus belle qu'aucune autre, forte, intelligente... »
 (« era costei bellissima del corpo e del viso quanto alcun'altra femina fosse mai, e giovane e galiarda e savia più che a donna per avventura si richiedeva. »)

En résumé, un assortiment de jeunes femmes (ou de femmes mûres) qui s'accordent tout à fait avec l'image **select** de la **cornice** d'abord, de la micro-société ensuite d'auditeurs, d'auditrices doublés de séduisants narrateurs/narratrices fiesolans, une quinzaine de journées durant, de ce monde boccacien certes interlope, haut-en-couleurs mais que distingue en général l'élégance du geste et du dire, et où les rustres, les frustrés, les « benêts » n'ont pas droit de cité et sont le plus souvent la cible des quolibets ou des critiques acerbes et autres moqueries de ceux et de celles qu'ils croisent.

Certes, pour tempérer quelque peu cette image élitiste et parfois trop belle pour être vraie, Boccace s'ingénie, le cas échéant, à noter des écarts à la fois au regard de la chance en amour comme Théodolinde, veuve remariée et épouse (à nouveau) d'un roi :

« très belle, sage et honnête mais peu chanceuse en amour » (III,2, p.241)
 (« la quale fu bellissima donna, savia et onesta molto, ma male avventurata in amadore »)

et aussi et plus encore au regard de l'aisance d'une condition qui laisse à désirer à l'image de Dame Piccarda qui vit avec ses deux frères à Fiesole, « *noble veuve mais à la fortune limitée* » (VIII,4).

Est-ce déjà une manière d'avertissement de la part de Boccace dont les deux dernières veuves (de la deuxième journée) flirtent involontairement avec... la mort : la première qu'on croit morte et qui, à son réveil, se retrouve miraculeusement... mère (X,4) ; la seconde avec ses deuils équivoques et ces vœux « testamentaires » de veuve avant l'heure (X,9) ?

On ne pourra s'empêcher de penser que la majeure partie de ces veuves décaméroniennes sont tout de même originaires de Florence ou des petites cités de Toscane, fleuron d'un type de civilisation sans égal et que chérit particulièrement le fils du marchand de Certaldo.

Par ailleurs, ce statut de veuvage à la fois envié et peu enviable aux yeux de la société oppressive et répressive (le remariage apparaissant parfois comme une nécessité incontournable, X,9), à deux reprises au moins bénéficie d'un traitement « philosophique » spécial de la part de Boccace, sous deux facettes en réalité nullement contradictoires ; au risque que court une femme plutôt jeune subitement esseulée par la perte du conjoint et subitement devenue la proie de regards cyniques voire concupiscent, il propose pour ainsi dire un pare-feu. Tels apparaissent successivement le septième récit de la troisième journée où, avec les bigotes, est mis en évidence le danger que courent **les veuves en général** face à la convoitise de religieux tenaillés par des penchants à la luxure :

« e quale col ghiacchio il pescatore d'occupar ne' fiumi molti pesci ad un tratto, così costoro (= i frati), con le fimbrie ampissime avvolgendosi, molte pinzocchere, molte vedove, molte altre sciocche femmine et uomini d'avvilupparvi sotto s'ingegnano. » (III,7, p.207)

ensuite et encore sous l'égide d'Emilia, le quatrième récit de la huitième journée où se trouve énoncé avec fermeté et précision le code du vrai veuvage reposant sur la fidélité à la mémoire du mari disparu « *en l'état de chaste viduité* » comme le prescrira en 1608 un Saint François de Sales dans son chapitre 40 (Avis pour les veuves) de l'*Introduction à la vie dévote*. Avec, à la clé, cela va sans dire, « *le renoncement de secondes noces* »³, c'est-à-dire, précise encore le Saint, « *le retranchement des superfluités mondaines* ».

La preuve en est justement que d'assez nombreuses situations de simili-veuvage se présentent là où une épouse délaissée et comme privée de mari **de facto** revendique précisément ce statut :

« ma io, considerato chi è Ferondo e la sua stoltizia, mi posso dir vedova e pur maritata sono... »

se lamente celle de III,8 (p.218) dont la situation est par l'intéressée elle-même purement et simplement assimilée à celle d'une veuve. A celle-ci

³ Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, Paris, Collection «Classiques», vol.34, Club Français du Livre, 1952, chap.40, p.216.

répond, à la manière du Tartuffe de Molière, l'abbé qui n'a rien d'un saint homme, visant rien moins qu'à profiter de l'aubaine, de « *la vaga bellezza* » de l'épouse de Ferondo :

« e oltre a questo, come che io sia abate, io sono come gli altri e come voi vedete io non sono ancora vecchio » (p.219)

Ceci en réponse à l'angoisse de la veuve en puissance :

« adunque debbo io rimaner vedova ? »

Il y a plus encore : c'est sans doute dans les nouvelles de veufs et de veuves qu'affleurent davantage de réflexions philosophiques concernant la Toute-Puissance de l'Amour et dont on pourrait recueillir un riche florilège ; quelques exemples seulement suffiront à prouver toute la vitalité de cette incomparable *precettistica* :

- « l'usare la dimestichezza d'un uomo una donna è peccato naturale » (III,7, p.208)
- « e sentì incontanente più aver di forza la natura che il suo ingegno » (IV,1, p.250)
- « ma Amore, agli occhi del quale niuna cosa è sì segreta che non pervenga » (IV,1, p.250)
- « ... Amor può troppo più che io nè voi possiamo » (p.252, *ibidem*) ;
- « Amore che è buon confortatore e gran maestro di consigli... » (VIII,9, p.455)

Dans cette optique de conduite(s) raisonnée(s) et sous l'angle d'une mise en scène qui est celle d'une véritable stratégie amoureuse à « cent actes divers », ne pourrait-on point concevoir au positif comme au négatif que la veuve surtout (plus encore que le veuf souvent accompagné d'une descendance et cantonné dans un rôle de tuteur et de gestionnaire de patrimoine à faire fructifier)⁴ sert d'illustration patente en tant que cas-limite, à une théorie de l'Amour... appliquée au veuvage c'est-à-dire à l'Amour remis en cause par la mort de l'un des partenaires ?

Car **a contrario** et sans que soit fait mention explicite de l'existence d'une épouse-et-mère, dans quelques cas le seul « survivant » paraît être le père (IV,1 et IV,6 par exemple ; ou encore V,7) ; dans ces récits, le rôle du père, mais d'un père castrateur ressort avec beaucoup d'acuité, fût-ce

⁴ Cas de II,8 où Gautier le Français reste seul avec un fils et une fille, ambivalence significative des deux lignées masculine/féminine ; cas de la nouvelle (la cent-unième ?) de l'introduction de la IVe journée où l'époux florentin Filippo Balducci reste avec un enfant de deux ans sur les bras ; cas encore d'un père de Brescia (Messir Negro da Ponte) resté veuf avec sa fille Andreuola (IV,6).

dans un sens d'autorité abusive, voire de sévérité franchement tyrannique ; un père ultra-possessif illustre alors le conflit des générations parents-enfants puisque, prédestination en quelque sorte, sa jeune fille Ghismonda devenue très jeune veuve fait automatiquement retour au domicile parental, chez le père demeuré... veuf (IV,1) ! Quant à V,7 où apparemment le père (Amerigo Abbate !) reste à la tête d'une nombreuse descendance, l'une de ses filles, Violaine, tombe enceinte ; mais il n'est à aucun moment fait mention de l'épouse-et-mère, laissant planer ainsi un doute sur le veuvage paternel !

Dans un cas inverse, celui de la veuve dont le mari est venu à décéder, celle-ci peut s'appuyer confraternellement sur une (« sa ») servante comme la veuve sans nom de II,2, doublée à l'occasion d'une hôtesse d'auberge (III,9).

Conclusion

Comme tant d'autres protagonistes, veufs et veuves participent de l'aventure décaméronienne soumise aux lois exigeantes de la passion (amoureuse), souvent incontrôlable parce qu'instinctivement et irréprensible, avec la mort pour horizon dont la panoplie des composantes et des manifestations est véritablement impressionnantes⁵.

Mais, par ailleurs, veufs et veuves, de par les liens sacrés de l'union matrimoniale, obéissent aussi à une autre loi, celle voulue par la société des Humains ; et l'on sait fort bien que la Loi et morale naturelle chez Boccace ne font vraiment pas bon ménage⁶ ; et, de surcroît, que les lois faites par des hommes ne favorisent pas spécialement les femmes (VI,7)⁷ ; c'est même tout le contraire.

Le décès de l'un des deux conjoints par conséquent rompt au premier chef un pacte social et rend l'un des deux partenaires (survivant(e)) à... la

⁵ Jean Lacroix, « L'homme précaire et l'écriture-survie », à paraître 1er semestre 1997 in « Bulletin du Centre de Romanistique » (Publ.Univ.Nice). Nous y distinguons pas moins d'une quinzaine de composantes (par strangulation, pendaison, empoisonnement, décapitation, immersion, ignition etc...).

⁶ *Ibidem*, voir à ce sujet notre note 20. (la Loi dans le *Décaméron*)

⁷ Pour la noblesse cf. VI,7, p.392 : « *la donna che di gran cuore era, sì come generalmente esser soglion quelle che innamorate son da dovero...* »

- Pour la Loi dont sont victimes les femmes : cf. VI,7, p.393 : « *le legi devone esser comuni e fatte con consentimento di coloro a cui toccano ; le quali cose di questa non avvengono, chè essa solamente le donne tapinelle costringe (...) e oltre a questo, non che alcuna donna, quando fatta fu ci prestasse consentimento, ma niuna ne fu mai chiamata* ». (id.III,7, p.209)

liberté ; une liberté en réalité tout illusoire vite contrecarrée par d'autres codes ou tabous que la société des proches, des amis, du voisinage, de la communauté campagnarde ou citadine ne cesse pas pour autant de respecter (et de faire respecter) en exerçant une/des forme(s) de pression et de chantage permanents : celle du regard-juge. C'est donc en termes de pouvoir, exercé ou refusé, partagé ou accaparé par un seul, que se pose la question du veuvage et qu'est repensé le statut du veuf ou de la veuve.

Par ailleurs et avec Dante (*Purg.* VI,6) c'est-à-dire bien avant Boccace mais toujours au Trecento, l'on sait que la métaphore persistante du veuvage au sujet de la grave crise romaine au XIV^e siècle:

« Vieni a veder la tua Roma che piagne
VEDOVA e SOLA, e dì e notte chiama. » (vv.112-13)

dit bien l'horreur du VIDE dans la société théocratique du temps qui est celle aussi reconnue par l'auteur du *Décameron* à chaque extrémité de son recueil et conforte la richesse d'une telle symbolique. Etre veuf ou veuve, on le voit à ce niveau, c'est non seulement briser dans les faits la vision harmonieuse (de collaboration) d'un couple mais devenir de but en blanc capable dans toute la mesure du possible de s'assumer « seul(e) »... contre Tous, surtout si une descendance, minimale (un fils ou une fille) ou plus important⁸ « lui » reste sur les bras :

« Tancredi, principe di Salerno (...) in tutto lo spazio della sua vita non ebbe più che una figliuola, e più felice sarebbe stato se quella avuta no avesse. Costei fu dal padre tanto teneramente amata, quanto alcuna altra figliuola da padre fosse giammai... »

Or, qu'a-t-on constaté dans l'économie du *Décameron* ? Les veuves l'emportent nettement sur les veufs. La veuve occupe même une place prépondérante. C'est dire assez que la distribution tripartite proposée dans notre intitulé initial avec une implicite amplification est en fait bien trompeuse ; elle est en réalité démentie par le traitement narratif que nous en a donné Boccace à travers ses différents narrateurs/narratrices délégué(e)s.

Avec toutes « ses » veuves, c'est à un jugement supplémentaire porté sur la Femme - sur la condition féminine dans la société de son temps - que Boccace nous convie ; et dans un recueil conçu et pensé prioritairement à l'avantage de la femme narratrice majoritaire jusque

⁸ *Decamerone*, giornata IV, novella I^a, p.249.

dans le choix de l'économie recherchée du récit court apanage des femmes (I,3 *introd.* ; I,10, *introd.*) ; la femme qui est aussi la première auditrice de ces aventures où, par ailleurs, elle peut se montrer fort capable de tenir les hommes en échec voire de triompher de leur manigances, de leur égoïsme, de leur cynisme.

Etre veuve et, à un degré moindre, être veuf, c'est offrir à la société de cette époque (marchande avant tout pour Boccace, où l'économique prévaut) l'image castratrice de l'INDIVIDUALISME au féminin qui contraint celle qui reste à l'esseulement, la condamne irrémédiablement à l'isolement autarcite.

Cependant, que ces cas de veuvage au féminin plus particulièrement ne nous induisent pas en erreur. Même limitée à une vingtaine d'exemples au total, peut-on légitimement en conclure à une crise d'identité ? Nous n'irons pas jusqu'à le prétendre. Peut-on d'un autre côté, en tirer une leçon univoque de comportement-type au regard de la finalité du veuvage ? Pas le moins du monde, à notre avis : ce serait commettre un contresens que de tenter de l'y chercher.

Notre étude s'est attachée (et le sous titre apporte en ce sens un fort utile correctif à l'intitulé trinitaire beaucoup trop à l'emporte-pièce) à montrer là-dessus une idéologie à notables variables / ou variantes, reflet fidèle d'une Histoire envisagée par Boccace dans sa nature foncièrement instable (« le cose temporalì tutte sono transitorie e mortali », axiome de I,1, p.22), c'est-à-dire en **perpétuel devenir** comme le cours des choses humaines soumis aux lois de la caducité et du renouvellement (de la reproduction de l'espèce). Il n'est d'éthique valable et reconnaissable chez Boccace, malgré la claire allégeance à un patronage divin, à une caution divine souvent rappelée, que dans la science ou dans l'art des mille et un comportements « en société ». Il n'est d'éthique (et le veuvage en fait partie) que celle des pratiques ou d'un savoir-faire éthologique, ce qu'auront révélé les aléas bien trop humains du couple (de l'union matrimoniale et parentale) ; et par-delà le couple, de la famille procréatrice ; et par-delà la famille de la cité toujours menacée dans ses fondements comme la Florence de 1348-50, la mort comme la passion atteignant sans discrimination les hommes comme les femmes. Et, incarnée par la cité, au-delà encore, le visage éternellement changeant de toute civilisation elle aussi par essence « mortelle ».

De sorte que le portrait-type de la veuve, reflet de toute femme amoureuse (qui l'a été et pourrait le redevenir), ne relève pas d'un statut éthico-esthétique spécifique à proprement parler⁹ ; à un homme (le mari), « comme épouse de »..., de se charger d'une fonction en parfait accord avec la vision boccacienne d'ensemble et à l'éthique générale du *Décameron*.

Vu sous cet angle, le veuvage fait bel et bien partie du rituel boccacien de la convivialité qui, par exemple fait s'achever bon nombre d'histoires par une fête ou des festivités, avec festin à la clé, qui sont assez souvent occasion à sceller une union et à célébrer des noces (II, 10 ; X, 10 par ex.) Rassemblement populaire qui permet à Boccace de convoquer à cet effet la communauté villageoise et citadine invitée non seulement à **participer** cordialement aux réjouissances en l'honneur d'« heureux mariés », mais aussi de **cautionner** activement par leur présence circonstancielle et consensuelle, par leur adhésion massive au spectacle public, un code de la « bonne société » soucieuse de sa survie.

Dans le cas du *Décameron*, la peste de l'an de grâce 1348 (cf. *introduction*) a paradoxalement DONNÉ NAISSANCE, non sans mal, à une oeuvre qu'elle aurait tout aussi bien pu TUER DANS L'OEUF, la prolifération historique des victimes et des cadavres contrecarrant pour l'occasion la démultiplication programmée des récits à l'infini. Et nous n'en serions pas alors, sept siècles plus tard, nous lectrices et lecteurs de cette extrême fin du XXe siècle, à pouvoir partager et goûter l'odyssée de ces veufs et surtout de ces veuves de la société boccacienne aux profondes racines florentines et toscanes.

Les visées hédonistes du recueil prônant le plaisir de dire et d'ouïr dans un cadre festif paradisiaque (la devise proverbiale du « festevolmente viver si vuole »¹⁰ ne doivent pas masquer un dessein affiché « très humain » (et même humanitaire) perceptible dans les tout premiers mots du « Prologue » et du recueil :

UMANA cosa è aver compassione degli afflitti (Prologue)¹¹

9 A l'opposé de « *ces bigotes qui font la fine bouche en matière d'amour* » (VI,6, p.268), elles-mêmes à distinguer des religieuses cloîtrées si friandes de vanités terrestres, à l'appel de la chair.

10 Le **motto** célèbre aussi célèbre que l'enseigne hédoniste inscrite au fronton de l'Abbaye de Thélème rabelaisienne (« *Fays ce que voudras* ») est le mot d'ordre décameronien, le « mot de passe » en quelque sorte de Pampinea reine de la première journée à l'adresse de Dineo réputé dans la petite *comitiva* fiesolana pour être enjoué et provocateur. (*Introd.*, p.18)

11 Comparer avec la première phrase « existentielle » de *Citadelle* de Saint-Exupéry : « *Car j'ai vu bien souvent la pitié s'égarer* ».

auquel fait écho, à la fin du congé du scripteur Boccace à son public féminin, un dernier souci utilitaire et comportemental issu de la lecture cette fois, tempéré prudemment par un « forse » :

« ... se ad alcuna forse alcuna cosa GIOVA l'averle lette » (p. 681)
conclusion dell'autore

Jean LACROIX

N.B. Editions de référence : G.Boccaccio, *Il Decamerone*, 4^a ediz.integra con prefazione e glossario d'Angelo Ottolini, Milano, Hoepli, 1944.
-Pour les traductions en français : Boccace, *Décaméron*, trad.nouvelle, introd. et notes sous la dir. de Chr. Bec, Bibliothèque « classique », Livre de Poche, Paris, Librairie Gén. de France, 1994.